Nouvelle-Orléans, 1er Octobre 1906

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Causerie sur le Canada, écrite pour l'Athénée Louisianais.

C'était, je crois, le vingt-trois décembre, avant-veille des vacances de Noël.

J'avais donc laissé mon cours toute réjouie à l'idée d'une bonne semaine de paresse. L'âme pleine de douces illusions —panacée suprême de tout cœur pru-

dent. J'étais arrivée jusqu'à ma chambre, et là, tombant dans mon fauteuil, confortablement installée près du feu, je me préparais à jouir d'un repos bien gagné.

Seul le tic-tac de la pendule, indiquant la course vertigineuse des heures vers l'inconnu, interrompait le silence de ma retraite. Les yeux mi-clos, les membres engourdis par la bonne chaleur du foyer, je glissais tout doucement dans un sommeil réparateur, quand le sifflet du facteur me fit tressaillir, un vague pressentiment de malheur, un malaise moral s'empara de mon être, il m'annonçait, hélas! que le repos tant désiré allait fuir devant — *l'imprévu*, l'implacable imprévu. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, je me redressai brusquement, debout devant moi la bonne me tendait une lettre.

On me faisait l'honneur de vouloir ma causerie sur le Canada. Délicieux le Canada, pittoresque au possible, voulez-vous m'y suivre, ami lecteur, allons y donc bravement, gaîment; mettons de côté notre cher repos, notre doux sommeil, reléguons dans un coin obscur de la chambre ce trop confortable fauteuil afin de ne pas succomber à la tentation de nous y blottir et d'oublier qu'il nous faut partir...pour...le Canada!

Le Canada, vaste contrée située entre le quarante-deuxième et le cinquante-unième degré de latitude nord, fut découvert en 1497 par le Vénitien Cabot, alors au service de l'Angleterre, ensuite par Denys de Harfleur et Verazzanis qui, sous le règne de François Ier le visitèrent vers 1523.

Quelques années plus tard, des aventuriers espagnols à la recherche de mines d'or, y débarquèrent, et, d'après la légende, eurent la gloire de nommer cette superbe contrée. N'ayant pas trouvé trace du précieux métal, ils s'en allèrent, dit-on, en répétant le mot "acanada," ce qui veut dire: "ici, rien." Ce mot répété par les indiens aux explorateurs français, resta au pays.

Nous préférons une autre légende qui ferait dériver Canada d'un mot Iroquois signifiant réunion de huttes. Quoiqu'il en soit, la partie la mieux connue est celle qui adjoint les grands lacs et la rivière St-Laurent, ou pour mieux dire, la contrée située entre Toronto et Québec.

Il est difficile de se rendre compte de l'étendue de la région qui, depuis 1867, constitue le Dominion du Canada. Cet immense territoire renferme tout le pays compris entre l'île de Terreneuve et la Nouvelle Ecosse à l'est, et la Colombie Britannique à l'ouest. D'après monsieur Stoddart le vaste pays régi par l'Angleterre avalerait deux Europes, moins la Russie; outre cela le Canada aurait, toujours d'après le même auteur, l'impudence à nulle autre pareille, d'être un peu plus grand que les Etats-Unis et l'Alaska réunis.

Mais laissons là les terres glacées, les régions incultes pour nous rendre dans l'éden du Canada: la vallée du glorieux St-Laurent. Qui peut sans une profonde émotion contempler le panorama grandiose qui s'offre au voyageur lorsque le paquebot fendant les eaux verdâtres du fleuve canadien, arrive devant le

majestueux promontoire de Québec, appelé premièrement le Cap des diamants à cause des milliers de quartz brillants dont est formé le rocher sur lequel une partie de la ville a été bâtie.

Bien avant que l'Européen envahisseur eut mis le pied sur le sol canadien, les Algonquoins avaient choisi ce site incomparable pour y établir le chef-lieu de leur puissante tribu, le village de Stadocona. La ville de Québec, bâtie plus tard dans ce même emplacement, signifie en dialecte indigène étroit; le fait est qu'ici le chenal du fleuve se rétrécit; de chaque côté de ses rives se trouvent deux rochers formant un gigantesque portail, entrée naturelle aux régions du nord. Point stratégique reconnu instinctivement par les Algonquins et surtout par Champlain qui y planta, en 1608, le premier échelon de civilisation canadienne.

L'Histoire du Canada eut été bien différente si la France avait reconnu l'importance des découvertes de ses indomptables pionniers, tels que les Cartier, les Champlain; si ses rois avaient possédé une particule de l'énergie morale, de l'endurance physique des Maisonneuve, Montcalm, Frontenac, La Salle, des pères Marquette, Joques, Garnier, Brébeuf et Lejeune. Mais grâce à l'apathie de Louis le bien-aimé, le traité de Paris fit perdre à la France, comme l'a spirituellement dit Voltaire, ses quinze mille acres de neige, convertis par le génie colonisateur de l'Angleterre, en une des plus importantes coutrées de

l'Amérique du nord au point de vue du commerce, de l'agriculture et de l'éducation.

Mon intention n'est pas de vous donner une étude psychologique ou historique du Canada, mais simplement de remontrer le grand fleuve en m'arrêtant aux villes pittoresques jetées ça et là sur ses rives.

Nous commencerons par Québec.

Avant de laisser le port pour monter à la ville haute, notons en passant un fait mémerable: Le premier vapeur qui ait traversé l'Atlantique a été lancé des chantiers de Québec. "Le Royal Guillaume" laissa Québec le 5 août 1833, la Nouvelle Ecosse le 18 et dix-neuf jours plus tard atterrissait à Londres.

Québec se compose de deux parties bien distinctes: la ville haute et la ville basse.

Nous n'entrerons certainement pas dans les rues tortueuses, étroites et peu attrayantes de la ville basse, les minutes s'envolent et nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir, montons bien vite à la ville haute où nous trouverons les trois points intéressants de Québec, la belle Université Laval, le château Frontenac, dont les beautés architecturales impressionnent vivement le touriste, puis la masse imposante et belliqueuse de l'historique citadelle, le Gibraltar de l'Amérique septentrionale. On se rend ensuite à la Terrasse Dufferin d'où l'on a la plus merveilleuse vue du monde; on trouve peut-être ailleurs des sites plus beaux, plus féeriques, mais jamais placés dans des conditions plus pittoresques. Bien au-dessous de

la ville haute, on aperçoit tout en bas la vieille et poétique Québec. Vis-à-vis d'elle, son voisin, le Mont Lévis, sentinelle vigilante, semble regarder à regret les empiètements des capitaux américains devant lesquels s'envolent à tire d'aile la poésie, le pittoresque et l'idéal!

Sur les flancs de la montagne de gracieux villages piqués ça et là comme autant de points lumineux prêtent un ton clair à ce paysage autrement sévère et imposant. Tandis que nous regardons ces jolies choses trois ombres se dressent devant nous: Wolfe, Montcalm, Montgomery! braves cœurs qui ont versé leur sang pour la possession du Canada dans la lutte homérique des grandes puissances du monde: Les Etats-Unis, la France et l'Angleterre.

A huit milles de Québec on rencontre la rivière Montmorency. Cette rivière, dans son empressement à rejoindre le vieux St-Laurent, bondit par-dessus un entassement de rochers inégaux, fait un saut de deux cent cinquante pieds et forme la plus merveilleuse cataracte qu'on ait jamais vue! on peut en suivre la chute vertigineuse en descendant un escalier, placé tout à côté, dont les marches sont formées de rocs superposés, espèce de casse-con naturel que nous recommandons avec restriction au touriste téméraire qui voudrait s'y aventurer. Les environs de Québec abondent en surprises de ce genre.

Plus loin se trouve une autre cataracte, celle qui avoisine le légendaire village de Sainte-Anne de Beaupré. Messieurs et mesdames, je vous prie, ne

manquez pas d'aller demander des grâces au petit doigt de Sainte-Anne, relique précieuse gardée pieusement dans la basilique de ce nom ; malgré le scepticisme du trop analytique vingtième siècle de nombreux pèlerins s'y rendent encore annuellement et y trouvent la guérison complète des maux, apanage de la triste humanité.

Nous trouverons, si vous n'êtes pas encore trop las pour me suivre, beaucoup d'églises semées sur notre route ; car la civilisation canadienne a pour base notre sainte et solide religion catholique. Témoins Montréal où nous débarquons maintenant, appelée la " Cité des Eglises " à cause du nombre prodigieux et de la magnificence de ses temples, de ses monastères et de ses couvents.

Tout le monde sait que Montréal est bâtie sur une île enlacée par les bras puissants de deux grands cours d'eau : le St-Laurent et l'Ottawa ; position exceptionnelle bien appréciée par les Indiens, car lorsque Cartier en 1635, découvrit pour la première fois le Mont-Royal, ainsi nommé par lui, il trouva au pied de la montagne le village Huron-Iroquois de Hochelaga avec une population de deux cent mille âmes. Etrange à dire cette ville, maintenant la métropole commerciale du Canada, fut réellement fondée par des hommes dont le but intime était non la découverte de mines d'or ou l'appât des richesses, mais bien la conquête des âmes, la conversion de ces terribles Peaux-Rouges dont plus d'un devait être la victime. Dans l'histoire du Canada nous verrons

toujours la croix précéder la fleur de lys ; c'est ainsi qu'en 1640, cinq ans après Cartier, une bande de pélerins laissa Paris dans l'intention de convertir les Indiens de la nouvelle France. Ils avaient à leur tête Maisonneuve. Cet homme extraordinaire joignait la bravoure du soldat à la foi invincible du missionnaire. Après s'être reposés quelque temps au Cap des Diamants, ces soldats de la foi le quittèrent bientôt et, remontant lentement le cours turbulent du St-Laurent, atterrirent, le 18 mai, à l'endroit où plus tard devait s'élever la belle ville de Montréal.

Le premier acte de Maisson neuve fut de s'agenouiller et d'adresser une fervente prière pour l'accomplissement de sa sainte mission ; un autel fut immédiatement construit et tout décoré des fleurs sauvages cueillies dans la campagne environnante ; le père Vimont y offrit le saint sacrifice de la messe et nomma la nouvelle colonie : Ville-Marie.

Deux vaillantes Françaises faisaient partie de cette petite bande de héros, Mlle Mance et Mme de la Peltrie ; elles étaient venues pour soigner les malades et enseigner aux enfants indiens les premières notions de notre sainte religion. Dans ces forêts primitives où ces âmes d'élite offraient de ferventes prières devant un autel rudimentaire, inconscientes du danger qui les menaçait et de la haine implacable de l'ennemi prêt à les massacrer.

A cet endroit les plus belles églises du continent américain érigent actuellement leurs superbes clochers. Au nombre de ces saints édifices nous citerons

Notre Dame de Montréal pouvant contenir dix mille pélerins.

La population de Montréal est essentiellement française ; on y trouve pourtant des Anglais, des Ecossais, des Irlandais qui habitent le quartier situé à l ouest de la rue Saint-Laurent. Nous ne pouvons détailler les points intéressants de Montréal, le temps fuit et avec lui la patience du lecteur. Continuons notre promenade encore un peu, dirigeons-nous à à l'ouest de Montréal où se trouvent les rapides de la Chine, chaîne non interrompue de récifs qui, pendant quarante-cinq milles, seraient une puissante entrave à la navigation, si l'art de l'ingénieur, aidé par la science, n'avait surmonté le danger de ce célèbre passage par six magnifiques canaux accompagnés de ving-sept écluses, aux moyens desquels les paquebots atteignent une hauteurs de deux cent trente-cinq mètres au-dessus de la ville.

Ce dangereux casse-cou est une des merveilles de Montréal à Toronto, cas il en pleut des merveilles dans ce Canada pittoresque ; . . . en voilà d'autres encore ! Avant d'arriver au lac Ontario la rivièrre s'élargit démesurément puis, erac, on se trouve dans le pays des fées ! A droite à gauche les Mille Iles s'éparpillent recouvertes d'une flore luxueuse, au travers de laquelle on aperçoit les somptueuses villas des nababs américains et canadiens. En automne ce paysage dépasse tout ce que l'imagination la plus vagabonde pourrait se figurer.

Ottawa, capitale politique du Canada, est toute nouvelle, on y trouve des édifices magnifiques, flambant neufs ; ce n'est qu'en 1858 que par ordre de la reine Victoria le siège du gouvernement y fut transporté et définitivement établi. Nous nous garderons bien de vous donner les raisons politiques à cause desquelles la légendaire Montréal fut délaissée pour l'insignifiant village de Bytown, nom de son fondateur, un certain colonel By.

Les Anglais eurent le bon goût de lui substituer le nom indien d'Ottawa plus harmonieux et plus sympathique, vu la localité. Mais laissons l'atmosphère lourde de cette ville peu intéressante et prenons notre volée vers le site pittoresque de Kingston. Cette ville se trouve à l'extrémité nord-est du lac Ontario ; c'est là que les grandes mers intérieures du continent américain se déversent dans le Saint Laurent.

Nous ne pouvons, hélas, donner qu'une faible idée du tableau enchanteur que présente la nappe azurée du lac Ontario ! Quelle plume pourrait le dépeindre? Quel pinceau pourrait rendre les reflets de lumières, les teintes chatoyantes . . . on dirait d'un écrin où se trouveraient follement éparpillés les plus brillants joyaux: émeraudes, rubis, opales, diamants—la richesse de ton de ces eaux étincelantes nous ferait-elle pressentir une autre sphère, un monde idéal où se perdrait notre pauvre imagination. Le bateau à vapeur que l'on prend à Kingston pour se rendre à Toronto semble glisser sur une immensité bleue. Comme les nouvelles villes du continent américain,

Toronto a, pour ainsi dire, poussé dans une nuit, comme un gigantesque champignon. Il y a à peine un siècle, c'était une forêt primordiale où étaient jetés pêle-mêle, de vilaines et sales bourgades indiennes; celles-ci ont bien vite disparu devant le souffle puissant de la civilisation et l'indomptable énergie canadienne.

De larges avenues bordées d'arbres superbes, d'élégantes maisons entourées de jardins où se trouvent à profusion des corbeilles de fleurs aux nuances riches et variées, de somptueux édifices, tels que l'Université, le Parlement, le collège Knox, font de Toronto un de ces problèmes modernes on se perd la petite conception humaine.

Un pauvre colon blanc, il y a à peine cent ans, achetait ce morceau de terre à un peau rouge pour la minime somme d'un schelling! et maintenant Toronto comme importance est la seconde ville du Canada, avec une population de deux cent cinquante mille âmes.

Avant de terminer, un mot sur une charmante et profitable industrie qui fait du district de Grimsby, à quelques heurs de Toronto, un des plus riches de la province d'Ontario. Je veux parles des fermes où se cultivent les plus beaux fruits du monde.

Les habitants de Grimsby ne se résignent pas à l'idée d'un capital improductif, chaque plante, chaque fleur a sa valeur monétaire. Ces bons fermiers ont bien vite calculé ce que peut rapporter la moindre motte de terre, le prix des plantations, l'intérêt de la

plus petite pièce de monnaie. Ils s'effrayent de savoir combien leur coûterait une heure de repos, une minute consacrée au plaisir, une seconde de rêverie dans leurs champs parfumés.

Les arbres ne sont pas des arbres qui fleurissent ou portent des fruits dont la bonne odeur charme l'odorat des amateurs, non, ce sont des ouvriers qui travaillent, qui produisent—ce sont des capitaux qui doivent rapporter un bel et bon interêt. Il y a d'immenses champs de fraises, de framboises; à peine ose-t-on aspirer le parfum enivrant de ces fruits de peur qu'on ne vous dise: chaque aspiration vaut . . . deux sous . . . trois sous! . . . Quand arrive l'heure de la cueillette, le fermier ne connait plus rien, il fait venir des indiens, hommes et femmes, des environs de Hamilton. Ces pauvres travailleurs gagnent deux sons par panier de fruits, ils commencent à cinq heures du matin et ne finissent qu'à la tombée du jour. Entrainée par notre enthousiasme nous pourrions bien nous laisser aller à parler des indiens, de leurs légendes, aussi de ce prodigieux "In West" que le Canadien Pacifique vient d'ouvrir aux explorateurs, mais ce sera le sujet d'une autre causerie.

Concluons—Le Canada, grâce à ses inépuisables ressources, à son immense territoire renfermé entre deux océans reliés par les gigantesques réseaux de ses chemins de fer, est appelé à jouer un rôle important sur le grand théâtre du continent american. Rien de plus naturel, ses enfants ne sont-ils pas les descendants

de cette vaillante race de héros dont les armes victorieuses ont fait le tour du monde.

MARIE ANGUSTIN.

LE "TABBUTU."

La maison de Dom Stellario Blanco était un véritable arsenal. En circulant dans ces grandes chambres aux murs noircis, aux plafonds tapissés de toiles d'araignées, lui et sa sœur Donna Salvatrice semblaient perdus au milieu de tous ces objets entassés pêle mêle, couverts de poussière, et qui dégageaient une odeur de vieilleries en état de fermentation. Dom Stellario et Donna Salvatrice y avaient le nez fait et n'en étaient plus importunés ; mais quand on entrait là pour la première fois, on était suffoqué et pris de nausées irrésistibles.

"Ils veulent économiser jusqu'à l'air qui ne leur coûte rien" — disait maître Croce Lopiro, leur menuisier, quand le compère l'appelait pour rafistoler des volets qui tombaient en ruine, ou pour assujettir avec deux vieux clous un morceau de planche pourrie sur une porte qui ne tenait plus.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de tout l'argent que vous avez mis de côté depuis cinquante ans ? Vous ne pourrez pas l'emporter dans l'autre monde.

Dom Stellario riait des réflexions de son compère, surnommé Noce di-Collo ; mais Donna Salvatrice, les

cheveux mal peignés et vêtue de haillons qui lui donnaient l'air d'une mendiante, rabattait le caquet du bavard.

—De quel argent parlez-vous, maître Croce ? Vous voulez attirer les voleurs chez nous, avec vos extravagances ?

— Pour les voleurs, nous avons ces outils-là — ajoutait Dom Stellario.

En effet, dans les coins de chaque pièce, on voyait deux ou trois vieux fusils rouillés et poudreux ; et cette bravade faisait sourire maître Croce qui connaissait bien le bonhomme.

*
* *

Tous les soirs, après l'Angelus, Dom Stellario se barricadait chez lui, comme s'il s'attendait à être attaqué d'un moment à l'autre ; et la nuit, maintenant que la vieillesse ne lui accordait que des sommeils courts et intermittents, il faisait le tour de sa maison, à demi vêtu, une lumière d'une main et un pistolet de l'autre, suivi de Donna Salvatrice, qui sautait à bas de son chenil, en jetant sur ses épaules un manteau de drap mangé aux vers, dès qu'elle entendait traîner les savates de son frère.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Va te coucher. Je vais donner un coup d'œil.

Donna Salvatrice ne l'écoutait pas et marchait derrière lui, tapie dans son manteau, le suivant de chambre en chambre, guettant autour d'elle avec

des yeux dilatés par la crainte des voleurs, ramassant sur son passage un objet tombé par terre, ou une chaise penchée sur les trois pieds qui lui restaient.

— Tiens toi tranquille, ne fais pas de bruit — lui recommandait Dom Stellario.

Puis ils descendaient à la cave, entre trois longues files de jarres pleines d'huile d'olive, avec la *morte* au centre, comme on appelle la jarre enfouie dans le sol, à fleur de terre, pour le cas où l'un des récipients, venant à se briser, laisserait l'huile couler. Sur le sol rendu exprès dur et poli, on marchait avec peine, en risquant de glisser et de se casser le cou.

Ils avançaient avec méfiance, craignant toujours de découvrir quelque mauvais sujet caché dans un coin, derrière une jarre, dans l'intention d'ouvrir la porte à ses complices, de les faire monter, d'assassiner les propriétaires dans leur lit et de dévaliser la maison.

De temps en temps un rat, gros comme un chat, se glissait le long des murs et disparaissait dans un trou des parois humides, ou bien sautait sur les couvercles de bois des jarres, poursuivi par la lumière de la chandelle que Dom Stellario tenait en l'air afin de mieux voir.

Ils étaient si bien habitués tous les deux à ces courses de rats, pareilles à celles d'animaux domestiques, qu'ils ne s'en occupaient point. Seulement Donna Salvatrice passait en revue les couvercles, les

soulevant pour s'assurer que quelque maudit rat n'était pas noyé dans l'huile et ne risquait pas d'en gâter quatre ou cinq quintaux ; et ç'eût été grand dommage. Ils passaient ensuite dans une autre cave imprégnée d'une odeur vineuse qui donnait le vertige ; se faufilant entre le mur et les tonneaux, regardant en haut et en bas, décrochant des toiles d'araignée avec leurs coudes et avec leurs têtes ; s'arrêtant devant les barils de prédilection, où était le vin vieux qu'on vendait le plus cher ; tâtant les douves, examinant les bondes pour s'assurer que pas une goutte de liquide ne se perdait ; c'eût été un autre grand dommage.

Et, contents et satisfaits, ils remontaient visiter la cuisine, les mansardes, tous les autres dépôts, aussi minutieusement qu'ils avaient fait pour l'écurie, le poulailler et le magasin de grains.

— Rien ! rien ! — disait Dom Stellario.

— Grâce à la Madone de la Stella — répondait Donna Salvatrice — Éclaire-moi, et ferme le porte.

Elle évitait ainsi d'allumer sa chandelle pour retrouver son grabat, qu'elle avait le toupet d'appeler un lit ; et Dom Stellario, en toussant, retournait se fourrer sous les couvertures de sa couche, aussi sordide que celle de la sœur.

Toutes les nuits cela recommençait.

*
* *

A l'aube, néanmoins, Donna Salvatrice était debout, et appelait Commère Stella, sa voisine d'en

face, pour qu'elle vienne lui donner un coup de main. Il y avait toujours quelque ouvrage à faire : tantôt monder le blé à remettre au meunier ; tantôt vanner le grain et empiler les sacs ; tantôt mesurer les fèves et les pois chiches à partager avec les métayers ; suivant les saisons, ou bien préparer les barils pour la prochaine vendange, saler les olives, s'occuper de la vente en gros et en détail, de l'huile, du vin, et jusqu'à des légumes et des fruits ; de sorte que le vestibule ressemblait parfois à une boutique de comestibles, et la chambre avait l'odeur âcre dont les murs étaient imprégnés depuis longtemps déja.

— Ici, rien n'est perdu, — disait commère Stella remplie d'admiration.

La pauvre femme travaillait comme uu nègre, toute la journée, pour le morceau de pain dur et la poignée de fèves que Donna Salvatrice lui offrait généreusement tous les soirs, quand sonnait l'Angelus, avant de lui fermer la porte sur les talons. Et souvent Dom Stellario grommelait contre sa sœur, qu'il accusait d'avoir la main trop large.

— N'est-ce pas suffisant, la moitié d'un petit pain ?

Les jours où il n'allait pas à la campagne, monté sur sa vieille ânesse pelée, pour faire un tour dans les champs et donner un coup d'œil aux terres ensemencées, aux oliviers, à la vigne, et surveiller ces brigands de métayers qui ne songeaient qu'à le voler, Dom Stellario ne manquait jamais d'entendre la sainte messe, celle du Rosario, sa dévotion particulière ; et en se rendant à l'église, il ne manquait

pas non plus de s'arrêter une minute dans la boutique de compère Noce di Collo, qui se trouvait justement sur son chemin, au coin de la place de Santa Maria della Stella, paroisse de Dom Stellario : c'est pourquoi on lui avait donné ce nom lors de son baptême.

La boutique de maître Croce était un bouge encombré de bois de qualité inférieure. Il ne travaillait pas finement, il ne servait que les paysans, pour qui il fabriquait des charrues de forme primitive, des bâts pour les mules de labour, des colliers garnis de cloches pour les bœufs, des portes grossières, des maies et des tables de sapin avec pieds tournés ou non, suivant la commande.

En attendant l'appel de la cloche, Dom Stellario s'amusait à observer le compère attentif à l'ouvrage, en manches de chemise et les lunettes à cordons sur son nez crochu.

— Bonjour, compère.

— *Benedicite*, monsieur mon compère.

Maître Noce di Collo était peu causeur lorsqu'il travaillait. Le salut rendu, il continuaît à raboter, à scier ou à donner de bons coups de hache accompagnés de han ! han ! han, une sorte de grognement ; et Dom Stellario, clignant les yeux, crispant les lèvres à chacun de ces han ! secouait la tête, comme s'il faisait un effort pour aider le menuiser.

Dans les intervalles, entre une prise de tabac et un coup de mouchoir sur le front, ou pendant que maître Noce di Collo installait sur son établi une

grosse pièce de bois brut, Dom Stellario lui demandait :

— Quoi de neuf, mon compère ?

— Celui qui a de l'argent peut manger, celui qui n'en a pas se frotte le ventre.

— Ce n'est pas nouveau.

— La plus belle nouveauté, aussi vrai qu'il y a un Dieu, ce serait de ne plus me casser les bras à force de scier et raboter, et que je m'en aille chez vous pour boire et manger sans rien faire. Au lieu de cela, vous le voyez, il faut que je me mette à équarrir ce tronc d'arbre... han ! han ! han !

Les grognements étaient plus forts, plus saccadés ; et Dom Stellario, qui ne pouvait s'empêcher de secouer tout le corps, selon que les bras montaient et descendaient, devait se reculer vers la porte afin d'éviter les éclats de bois.

Ordinairement Dom Stellario rencontrait là quelque paysan qui veillait à l'exécution d'une de ses commandes, et Dom Stellario entamait alors une conversation sur les travaux des champs. Maître Croce n'ouvrait pas la bouche : mais quand il entendait le compère pleurer misère à cause des impôts, des mauvaises années, du commerce qui n'allait pas, il lui disait :

— Vous avez bonne mine de vous plaindre, vous qui avez de l'argent à remuer à la pelle.

— Toujours la même chanson ! — répondait Dom Stellario, fâché de s'entendre parler ainsi devant témoins.

Et il se sauvait à la messe.

*
* *

Un matin il trouva maître Noce di Collo au comble de l'exaspération. Il braillait sur le seuil de sa boutique, au milieu d'un groupe de femmes et de paysans qui riaient devant une bière mise en travers de la porte.

— Qu'est-ce que j'en ferai ? Corpo !... Sangue !...

— Taisez-vous, ne blasphémez pas — lui disait une vieille en faisant des signes de croix.

— Allez vous en tous... Sangue !... Corpo !... ou je vous la flanque sur la tête.

Et ayant vu s'approcher Dom Stellario, il l'apostropha :

— Voilà vos belles façons d'agir, à vous autres gens riches !

On n'avait jamais vu cela, un cercueil dans la boutique de maître Croce. Mais la nuit précédente on était venu le réveiller de la part de ce filou de Dom Pietro Nigido *Cinco-vestido* (1) — un sobriquet bien

(1) Ane bâté.

appliqué ? — Son fils était mourant ; vite une bière ! Et il avait travaillé toute la nuit pour gâcher quatre superbes planches de six pieds...

— Eh bien ?

— Eh bien, maintenant que le malade va mieux, Cinco-vestido répond qu'il ne sait plus qu'en faire du *tabbutu*.

— Vendez-le à un autre, maître Croce.

— A qui le vendrai-je ?... Ah ! j'en appellerai devant le juge de paix, nous irons même plus loin si je n'obtiens pas justice. Quatre planches de six pieds... et une nuit de travail !

— Est-ce qu'il ne mourra plus personne ? — répondit en riant Dom Stellario.

— Qui voulez-vous qui le prenne ? Il est fait sur mesure. Voleur ! filou ! se remettait à hurler maître Croce.

Et il donnait des coups de pied à la caisse, qui résonnait sourdement.

— Ne la brisez pas — ajouta Dom Stellario.

Le menuisier, continuant à cogner dans la bière, l'avait déjà fait rouler dans la boutique.

— Elle est solide — observa Dom Stellario — et avec un couvercle bombé.

— Il l'a voulue comme cela, pour me donner plus d'ouvrage... Filou ! Voleur !... Je commettrai quelque folie. Je le clouerai là dedans, lui, Cinco-vestido.

— Ne criez pas si fort. Il peut se faire qu'il vous la paie.

— Puisqu'il a dit que non !

— Vendez-la à un autre.

— A qui la vendrai-je ?... Et puis, vous le savez mieux que moi, c'est du travail qu'on paie sans marchander... Voleur de Cinco-vestido !

—Calmez-vous, mon compère, calmez-vous. Je parlerai à Dom Pietro. Allons, venez assister à la sainte messe avec moi.

Oui, c'était bien le moment d'entendre la sainte messe !

*
* *

Depuis lors, toutes les fois que Dom Stellario s'arrêtait chez maître Croce, il levait les yeux vers le tas de bois en haut duquel on avait juché le cercueil.

—Il est toujours là ce *tabbutu ?*

Il ne pouvait s'empêcher de rire du geste rageur par lequel son compère lui répondait.

Et il regardait là haut, il regardait pendant que le menuisier continuait à raboter et à donner des coups de hache en poussant toujours des han ! han ! Une idée lui trottait par la tête :

Si je l'achetais, cette caisse ? Ce serait une belle économie.

Mais il n'en disait rien à maître Noce di Collo pour laisser passer le temps et rendre le bonhomme convaincu qu'il ferait bien de s'en débarrasser même à moitié prix. Personne n'en voulait.

Il en avait parlé à sa sœur, pour rire de la mésaventure du compère.

—Belle caisse. Solide, et avec un convercle comme une malle. On dépenserait au moins cinquante francs pour en avoir une pareille, faite exprès en cas de mort. Les menuisiers abusent de ce qu'on est pressé ; l'occasion se présente rarement, et il faut s'incliner devant leurs exigences.

Il en causait à table, dans les courts moments où ils avalaient quelque chose : de la soupe aux herbes et quelques olives que Donna Salvatrice mangeait

souvent debout pour courir dans le vestibule servir elle-même un litre de vin à une cliente.

— Aujourd'hui, vingt-quatre tari de celui qui est piqué. Si on ne le vend pas rapidement, il tournera au vinaigre, grommelait Donna Salvatrice.

— Cola Nasca en voulait un fût.

— Et un boisseau de fèves : six tari.

— Cela vaut mieux que rien. Les temps sont durs. Le soir, avant de se coucher, ils comptaient l'argent et ils le rangeaient çà et là, dans un vieux bas, au fond d'un tiroir, entre les plis d'une pièce de toile, dans un vieux carton à chapeau caché dans un coin, ou dans un sac de noix ; et ils faisaient des marques avec des bouts de papier. De cette façon les voleurs ne pouvaient tout emporter.

Mais le vrai magot se trouvait enfoui dans la cave, tout en pièces de douze tari d'argent : comme ils continuaient à appeler les pièces de cinq francs ; et à côté, dans un pot de terre plus petit, les *monnaies aux yeux rouges*, les louis d'or.

De temps en temps Dom Stellario déterrait le magot pour s'assurer qu'il était là, et y ajouter une poignée de *monnaie aux yeux rouges*, ou un sac de pièces d'argent.

— Vingt sacs !

— Qui, vingt, — répétait Donna Salvatrice.

Et lorsque Cola Nasca venait prendre sa charge habituelle de vin, et qu'il disait par plaisanterie, en frappant du pied sur le sol : — Il est ici, le magot — Donna Salvatrice avait des tressaillements, quoique

le magot ne fût pas juste à cet endroit, mais sous le tonneau de la Madone, au fond de la cave.

— Cette espèce d'ivrogne s'est peut-être aperçu de quelque chose.

Et une nuit d'hiver, qu'il pleuvait à torrent, ils changèrent le magot de place. Dom Stellario avait creusé un trou derrière la barrique de Saint François. Chaque fût portait le nom du Saint dont on voyait l'image appliquée sur les douves près de la bonde, pour empêcher le vin de se gâter. Et Donna Salvatrice avait aidé son frère à préparer cette cachette et à y déposer le grand'broc de terre bouché de liège, qui contenait les pièces d'argent, et le vase avec les *monnaies aux yeux rouges :* une rude fatigue, positivement. Mais à présent, ils pouvaient dormir tranquilles ; le sol était bien battu ; ils y avaient répandu un tas de gravats et d'immondices ; et l'on aurait dit que ces ordures se trouvaient là depuis cent ans.

*
* *

— Toujours là, ce *tabbutu*, eh ?

— Il attend que Cinco-Vestido crève. Il servira pour lui, ou il n'y a pas de bon Dieu là-haut

Maître Noce di Collo ne pouvait pas en entendre parler.

— Vous devriez le démolir et vous servir des planches.

Et le travail ? qui est-ce qui me le paiera ?

— Garderez-vous toujours cette *jettatura ?*

— Prenez-la, vous ! — répondit maître Noce di Collo, irrité.

— Moi ?

— Alors, pourquoi me tourmentez-vous, mon cher compère.

Ayant vu que le bonhomme avait l'air d'en venir de lui-même à l'idée qui lui trottait plus que jamais par la tête, Dom Stellario n'avait encore rien dit cette fois.

" Si maître Noce di Collo me cède cette boîte là pour une quinzaine de francs, ce sera une bonne affaire aussi pour lui."

Maintenant, cette caisse lui faisait envie ; aussi Dom Stellario venait-il plus souvent faire une petite visite à son compère, même sous le prétexte d'aller à la messe du Rosario. Depuis quelques semaines il s'approchait de la boutique avec un peu d'anxiété : il craignait qu'un autre n'ait été plus leste qui lui. Entendant parler d'un malade sur le point de mourir, il pensait : " Je voudrais bien voir que cette caisse serve pour cet idiot-là ! "

Et il se décida le matin où il trouva maître Noce di Collo qui jurait comme un mécréant :

— Tous les malheurs m'arrivent ! il y avait une bonne occasion de me débarrasser de ce *tabbutu* du diable et il s'est trouvé trop étroit pour le gros ventre du notaire Tirella !

— Allons, — fit Dom Stellario — Si vous êtes raisonnable, je vous le prendrai pour moi.

— Vous ? qu'est-ce que vous en ferez ?

— Je vous en donne dix francs.

Maître Noce lui lança un regard de travers.

— Dix francs. Je le fais uniquement pour vous : nous ne sommes pas compères pour rien — ajouta Dom Stellario en riant.

Maître Noce mugissait :

— Ah ! c'est le *San Giovanni* qui me retient !... Sinon, je vous la donnerais la réponse que vous méritez, mon compère.

— Quinze ; et que ce soit fini.

Pas seulement le prix des planches ? quatre belles planches de sapin de six pieds !

— Quinze francs et une bouteille de vin. Apportez le moi demain matin. C'est pour vous rendre service.

Maître Croce tint bon.

Deux jours après, Dom Stellario revint à la charge.

— Etes-vous toujours aussi entêté ? Quinze francs et une boutelle de vin.

— J'aimerais mieux la brûler.

— C'est pour vous rendre service : croyez-le bien.

Cette fois encore, le pauvre maître Croce fut inflexible ; mais Dom Stellario ne s'avoua pas vaincu. Et il parvint à ce qu'il voulait, le jour où, ne sachant où donner de la tête pour payer son loyer, le menuisier lui dit d'une voix suppliante :

— Vingt francs, mon compère. Le bois me coûte plus que cela.

— Quinze.

— Vous supprimez le vin ?

— Et une bouteille de vin, puisque je l'ai promis.

A ce prix, le *tabbutu* était réellement donné.

Le lendemain, à l'aube, Dom Stellario, qui s'était levé de bonne heure, alla lui-même ouvrir le portail en entendant frapper le menuisier qui apportait le cercueil.

— Montez le dans la grande chambre.

Donna Salvatrice bondit d'étonnement et se signa plusieurs fois en voyant entrer cet objet dont son frère avait parlé à maintes reprises, sans jamais lui faire part de ses intentions.

—Que voulez-vous en faire ? Madonna della Stella !

— Tais-toi ; c'est une bonne affaire — lui murmura-t-il à l'oreille — Quinze francs et une bouteille de vin... mais, tu sais, de celui qui est piqué — ajouta-t-il en baissant encore la voix.

— Ah ! mon compère ! Vous m'enlevez au moins dix francs de ma poche ! s'écria maître Noce di Collo en prenant l'argent et la bouteille — je boirai le vin à votre santé.

A dîner, quand il le goûta, Maître Croce fit une grimace épouvantable en sentant la saveur du vinaigre.

— Ah, le voleur ! Que le diable l'emporte ! s'écria-t-il, en versant le reste du vin par terre.

— Que ferons-nous de ce cercueil ? — répétait durant les premiers jours, Donna Salvatrice, fâchée contre son frère parce qu'il avait fait apporter chez eux cet objet de mauvais augure.

— Il servira, dans cent ans, pour moi ou pour toi.

Dom Stellario lui disait cela tranquillement, réfléchissant sans malice que sa sœur avait cinq ans de plus que lui. Il lui semblait naturel qu'étant née la première, elle dût mourir aussi la première. Et pour la réconforter, il ajoutait :

— Ma foi, c'est une caisse comme une autre, elle peut servir à n'importe quoi.

La vérité, c'est que ni à l'un ni à l'autre, bien qu'ayant dépassé la soixantaine, il ne venait l'idée qu'un jour ils devraient s'en aller au cimetière et laisser la cave renfermant l'huile, le cellier avec les barils de vin, le magasin rempli de sacs de blé, et le magot enterré derrière le tonneau de Saint-François. Ils jouissaient d'une santé de fer et n'avaient jamais été gravement malade : et ils tenaient tellement à tout ce qu'ils avaient amassé au prix de tant d'efforts et de privations, qu'ils ne se disaient même pas qu'un jour viendrait où ils devraient s'en séparer et le laisser malgré eux à des parents éloignés dont ils ne voulaient pas entendre parler.

— C'est une caisse comme une autre : veux-tu bien le comprendre ?

Donna Salvatrice finit par trouver qu'il avait raison. Et un jour, ne sachant où ranger les chapelets de figues sèches apportées par les métayers, elle dit :

— Nous les mettrons là-dedans.

Dom Stellario les lui passait une par une, les examinant, donnant son avis sur la qualité des figues de cette année, qui lui semblait médiocre. Puis il les couvrit de baume et de romarin, pour qu'elles ne

soient pas piquées des vers comme l'autre fois. Et la caisse archipleine resta entrebâillée, quoiqu'elle eût un couvercle bombé comme une malle.

— C'est solide, conclut-il, en s'applaudissant encore de son acquisition, après avoir frappé à deux mains sur le couvercle.

Néanmoins, depuis quelque temps, lorsque lui et sa sœur allaient faire leur ronde nocturne accoutumée, ils avaient un petit frisson dans le dos en passant devant ce coffre qui attirait les yeux par la couleur de son bois blanc, au milieu des tas d'objets divers, noircis par le temps et la poussière.

— Ah ! Dom Stellario — grommelait la sœur — Vous direz ce que vous voudrez, mais cette affreuse caisse me paraît d'un mauvais augure pour nous.

Elle lui disait vous par respect, parce que c'était un homme.

— Sotte ! — lui répondait-il — Sotte !... Il y a déjà six mois qu'elle est ici. Où est-il, le mauvais augure ?

Et il faisait la grosse voix pour cacher l'impression désagréable qu'il éprouvait malgré lui.

Toutes les fois que, en allant à la messe du Rosario Dom Stellario s'arrêtait chez le menuisier, celui-ci, qui ne pouvait lui pardonner la bouteille de vin aigre et qui avait le rire brutal, ne manquait jamais après son traditionnel "*Benedicite*, monsieur mon compère," de lui répéter ce refrain :

— En avez-vous encore de ce fameux vin muscat ?

Et, le voyant rire, il ajoutait aussitôt :

— Vous avez agi comme les Juifs avec Jésus-

Christ, en me donnant le fiel de ces quinze francs et le vinaigre par-dessus le marché. Mais il n'y a pas de bon Dieu là-haut, si je ne vous fourre pas, moi, de mes propres mains, dans ce *tabbutu*, que vous m'avez filouté.

Au commencement, Dom Stellario s'amusait des méchancetés du compère ; il n'était pas une femmelette croyant au mauvais sort ; et puis il fallait bien laisser le pauvre homme exhaler sa mauvaise humeur. Est-ce qu'il reprenait la caisse, en parlant ainsi ? Et il lui répondait :

—Quand le mal est passé, on n'y pense plus.

Aujourd'hui pourtant qu'il sentait, aussi, toutes les nuits, ce petit frisson lui parcourir l'échine, en voyant la caisse dans la grande chambre, avec son couvercle entrebâillé, comme si elle n'était pas remplie de figues, mais attendait quelqu'un dans ses flancs, Dom Stellario riait jaune ; et un matin, aussitôt que le menuisier recommença la lugubre plaisanterie, il l'interrompit :

—Est-ce fini, compère Noce di Collo ? Vous devriez plutôt me remercier.

Et il tourna les talons, tandis que l'autre grognait derrière lui :

— Vous remercier ?

Dom Stellario n'entendit pas la suite, et ce fut tant mieux. Et à partir de ce jour-là, il ne mit plus les pieds dans la boutique.

*
* *

Cela ne servit à rien. Il remarquait un peu de fai-

blesse dans ses jambes en montant l'escalier de la maison, un peu d'essoufflement quand il arrivait au dernier palier, comme si les marches étaient doublées. Et pourtant, depuis plus de soixante ans, il les avait grimpées une dizaine de fois par jour, jusqu'à la semaine dernière, sans l'ombre de fatigue.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Et pourquoi ai-je des vertiges quand je me lève et la tête lourde une partie de la matinée ?

Il haussait les épaules, ne voulait pas y penser, cependant il regardait avec un peu d'envie sa sœur, qui était solide comme une barre de fer, et qui, sautant à bas du lit avant le jour, ne restait jamais une minute les bras croisés et allait en haut en en bas — à la cave et au grenier — sans jamais se reposer, comme si elle n'avait pas cinq ans de plus que lui.

Non, il ne voulait pas y penser.

Et, comme il n'allait pas à la campagne depuis un certain temps, un matin, pour se distraire, il mit à l'ânesse la vieille selle tout usée, dont les étriers et la croupière ne tenaient qu'à force de ficelles, et il partit pour la Balata, quoique le ciel fût menaçant, et que sa sœur lui conseillât :

— Ne sortez point par un temps pareil.

A mi-chemin, commença à tomber une petite pluie fine. Dom Stellario jeta son manteau sur ses épaules, releva son capuchon, et tâcha, à coups d'aiguillon, de faire allonger le pas à la pauvre vieille bête, qui mettait un pied devant l'autre avec un grand flegme, en secouant ses oreilles inaccoutumées

à toutes ces piqûres, mais sans se décider à marcher plus vite, comme si elle voulait reprocher à son maître l'avoine qu'on ne lui donnait pas. Puis, le tonnerre et les éclairs, et une pluie torrentielle.

Dom Stellario cherchait à se garantir de son mieux avec ce vieux manteau râpé qui absorbait l'eau sans en perdre une goutte, et il épiait la campagne environnante pour découvrir une cabane où se réfugier, regrettant de n'avoir pas écouté sa sœur et de s'être aventuré à la légère.

— Je ferai mieux de rebrousser chemin. Avec cette limace, je serai mort en arrivant à la Balata

Mais il dut lutter de longs instants avant que l'âne, abasourdi par ce déluge, se décidât à faire demi tour.

C'était un vrai désastre.

A peine arrivé à la maison, il fut obligé de se mettre au lit ; rien ne parvint à le réchauffer, ni un bon verre de vin, ni l'infusion de tilleul préparée par sa sœur qui ne cessait de lui répéter :

— Vous auriez dû m'écouter.

— A quoi cela t'avance-t-il de grogner maintenant ? — finit par lui répondre Dom Stellario agacé.

Il voyait passer et repasser devant ses yeux le cercueil, et dans ses oreilles bourdonnaient les menaces de Maître Noce di Collo : " Je vous y fourrerai, moi, de mes propres mains, dans ce *tabbutu*, que vous m'avez filouté "

Et ce n'était pas la fièvre seule qui le faisait claquer des dents.

(*A suivre.*) LUIGI CAPUANA.

(*Traduit de l'italien par* A. LÉCUYER).

(*Revue Bleue*).